

# Sens et non-sens du travail non marchand<sup>1</sup>

Hervé Pourtois  
Université catholique de Louvain  
Chaire Hoover d'éthique économique et sociale  
Courriel: pourtois@etes.ucl.ac.be

*Beaucoup de travailleurs du secteur non marchand partagent le sentiment que leurs métiers ne sont pas ou plus suffisamment reconnus et, en tout cas, pas autant que les métiers s'exerçant dans la sphère marchande. Leurs demandes laissent aussi entendre que la valorisation/revalorisation des professions du secteur non marchand ne doit pas seulement être sociale mais aussi culturelle<sup>2</sup>. Elle concerne bien entendu les conditions matérielles de l'exercice de ces professions: augmentation salariale, stabilisation des emplois qui sont souvent précaires, amélioration des conditions de travail, etc. Mais cette valorisation suppose aussi une transformation de certains schèmes culturels associés aux différentes formes sociales du travail et de l'activité induisant une distribution du prestige et de l'estime sociale qui joue souvent en défaveur des métiers du secteur non marchand. Ces travailleurs ne réclament pas seulement plus d'argent, mais aussi plus de reconnaissance. Face à cette demande, deux réponses semblent possibles. La première consiste en un "rééquilibrage" de l'allocation de l'estime sociale visant à faire en sorte que celle-ci ne bénéficie plus systématiquement aux professions du secteur marchand. On pourrait, par exemple, mettre en œuvre des campagnes d'information et de sensibilisation visant à promouvoir l'image de ces professions dépréciées et méconnues. Ce type de réponse n'est pas sans pertinence. Mais il devrait certainement être accompagné d'un second type de réponse plus radical : il s'agirait d'interroger le sens et la pertinence de l'opposition que notre culture contemporaine trace entre le travail marchand et le travail non marchand. Les professions dites non marchandes sont-elles condamnées à cette identification par défaut que suggère leur qualification négative (ce qui n'est pas marchand) ? Celle-ci doit-elle s'appuyer sur un critère anthropologique de démarcation entre deux types d'activité humaine ? Cette question du critère a-t-elle d'ailleurs un sens ? Rien n'est moins sûr. Je voudrais en effet montrer qu'il est périlleux de tenter de (re)valoriser les métiers du non marchand en naturalisant, en essentialisant la différence qui les opposerait aux métiers du secteur marchand. Pour ce faire, j'examinerai très rapidement deux tentatives assez courantes de caractérisation de la distinction qui nous occupe. Nous verrons qu'elles sont, l'une comme l'autre, problématiques.*

---

<sup>1</sup> Exposé présenté dans le cadre de la séance de rentrée académique 2002-2003 de la Haute Ecole Namuroise Catholique - HENAC, Namur, jeudi 26 septembre 2002.

<sup>2</sup> Pour une analyse de ces demandes, voy. Abraham FRANSSSEN, " Les travailleurs du non-marchand : héros et victimes ", in CHAUMONT J.-M. et POURTOIS H. (éds), *Souffrances morales et attentes de reconnaissance. Autour du travail d'Axel Honneth*, *Recherches sociologiques*, vol. 30/n°2 (1999), pp. 159-181.

## I

La première approche que je veux évoquer est celle qui oppose des activités professionnelles à caractère technique, visant la production de biens matériels, à des activités professionnelles qui auraient une visée d'ordre symbolique ou relationnel. Les premières relèveraient de la logique marchande et auraient une utilité économique. Les autres ne pourraient, par définition même, relever d'une logique d'échange marchand et auraient une utilité sociale.

Cette caractérisation, très grossière je le concède, pourrait trouver sa racine philosophique dans l'œuvre d'Aristote et de philosophes contemporains comme Arendt et Habermas qui s'en inspirent sur ce point<sup>3</sup>. Aristote expliquait en effet que l'activité humaine peut prendre deux formes: celle de la *poiésis* ou celle de la *praxis*. La *poiésis*, c'est l'activité fabricatrice qui transforme des choses en artefacts dont nous pouvons user ou que nous pouvons consommer. La *praxis* est l'activité relationnelle par laquelle un homme se relie et s'accorde avec d'autres notamment, et même essentiellement, par la parole. Traduit en termes contemporains, on pourrait dire que la *poiésis* prend en charge la reproduction matérielle de la vie humaine alors que la *praxis* prend en charge la reproduction symbolique de l'existence humaine. L'être humain dispose en effet de l'aptitude à symboliser c'est-à-dire à donner à un sens à ce qu'il est et à ce qu'il fait et à objectiver ce sens dans des signes. Et, comme l'avait déjà vu Aristote, cette potentialité ne peut se développer qu'à travers l'interaction langagière avec d'autres. Ceci ne veut pas dire que le rapport à autrui serait absent de l'activité fabricatrice. Mais dans la fabrication socialisée, le rapport à autrui n'est pas foncièrement différent du rapport aux choses: il est instrumental.

Pourrait-on faire de la dichotomie ainsi posée un critère de démarcation entre travail marchand et travail non marchand ? Du premier seraient caractéristiques les relations instrumentales à la nature et du second relèveraient la gestion des interactions symboliques.

A bien y réfléchir, on voit que la distinction ainsi posée ne tient pas. En effet, dans notre société de l'information, une part importante de l'échange marchand repose sur la production et la consommation de symboles. Les analyses qu'avait développées Baudrillard à propos de la mode ou de la publicité pourraient aujourd'hui être étendues au vaste domaine de l'économie de l'information. Il apparaîtrait alors que notre société de l'information est régie par une "économie politique du signe" dont les modèles économiques classiques néoclassiques ou marxistes ne peuvent rendre compte parce qu'ils demeurent centrés sur le paradigme de la fabrication (*poiésis*). A ce constat, on pourrait ajouter celui que posent nombres de spécialistes de la sociologie de l'économie et du travail: même dans les secteurs économiques les plus traditionnels, comme la grande industrie, les relations sociales (dans l'organisation du travail ou dans les négociations collectives, par exemple) sont irréductibles à de simples rapports stratégiques et que la dimension symbolique et donc identitaire est aussi déterminante.

D'un autre côté, en se penchant sur le secteur dit non marchand, on perçoit que la professionnalisation des activités y a impliqué une technicisation des tâches, une standardisation des gestes et une formalisation des rapports entre professionnels et entre professionnels et usagers. Une rationalité instrumentale et fonctionnelle y règle une part importante des pratiques. De plus, c'est une banalité de le dire, les métiers du non marchand ne sont pas exclusivement voués à la production symbolique. Certains d'entre eux, ceux de la santé notamment, prennent d'abord en charge la reproduction matérielle de la vie et s'apparentent à cet égard au travail productif.

<sup>3</sup> On trouve ce type d'approche dans l'ouvrage, par ailleurs intéressant, de Dominique MEDA, *Le travail: une valeur en voie de disparition*, Paris, Aubier, 1995.

La distinction entre la *poiésis* et la *praxis*, entre le technique et le relationnel, entre le matériel et le symbolique ne nous aide donc guère à penser la spécificité du travail non marchand.

## II

Il y aurait bien une seconde manière de penser la distinction entre le travail marchand et le travail non marchand. On pourrait poser que les activités non marchandes seraient celles qui auraient une visée éthique qui leur serait inhérente, qui leur donnerait sens. Elles seraient orientées par une valeur : la santé pour les travailleurs de la santé, l'éducation pour les enseignants, la justice sociale ou l'intégration sociale pour les travailleurs sociaux, etc. Cette dimension éthique essentielle expliquerait l'importance de la déontologie pour ces professions du non marchand. A l'inverse, les activités marchandes n'auraient pas de finalité éthique intrinsèque. Elles répondraient seulement aux impératifs de la nécessité biologique ou à la quête égocentrique de la satisfaction maximale de nos préférences individuelles. La sphère des activités marchandes serait donc éthiquement neutre, amoral, c'est-à-dire ni morale ni immorale mais dépourvue de toute signification morale.

S'il fallait invoquer ici une référence dans l'histoire de la pensée, on pourrait mentionner Adam Smith et plus globalement les doctrines de l'économie classique et du libéralisme économique qui valorisent le travail productif tout en tentant de le dépouiller de toute signification éthique.

Dans son ouvrage de 1776 sur les "origines de la richesse des nations", Adam Smith oppose le travail productif au travail improductif qu'il serait selon lui plus approprié d'appeler "services". Seul le travail productif l'intéresse car il génère un accroissement de richesse, c'est-à-dire de la quantité de biens matériels durables dont les hommes disposent pour subvenir à leurs besoins. Il n'est de richesse que de choses et le vrai travail est par conséquent le travail productif : celui de l'ouvrier. En revanche, le magistrat, l'enseignant, l'ecclésiastique, le médecin ou le comédien ne travaillent pas au sens strict puisque leurs activités ne débouchent pas sur la production de choses durables. Pour Smith, seul le travail productif peut produire des biens susceptibles d'un échange marchand et peut lui-même être l'objet d'un échange marchand, devenir une marchandise dont le prix est le salaire perçu par l'ouvrier.

Comment expliquer, chez Smith et ses contemporains, une telle valorisation du travail productif ? Par le fait que le travail productif est mesurable : on peut calculer le temps qui a été nécessaire à la production d'une quantité de biens qui est elle-même mesurable. Comme le temps est ce qui donne valeur au travail et au produit, cette valeur est objectivable. Elle devient donc accessible une analyse scientifique – il faut se rappeler que Smith voulait être le Newton de l'économie – et surtout elle est dépourvue de toute signification éthique.

Smith et ses successeurs voient en effet dans le travail productif et dans l'échange marchand (des biens mais aussi des forces de travail qui les produisent) une pratique humaine qui permet de relier les hommes sur une base éthiquement neutre, dépourvue de toute référence à une conception des vertus et de la vie bonne. Or cette neutralité éthique leur apparaît plus que jamais nécessaire à la survie des sociétés modernes. Dans ces sociétés en effet, on assiste à la mise en question de l'idée ancienne et médiévale selon laquelle il existerait des modèles de la vie bonne et de la vertu (le modèle du bon chrétien ou du chevalier courageux, par exemple) dictés par la nature ou par Dieu. Puisqu'il ne semble plus y avoir de finalité naturelle qui s'imposerait aux sociétés, la valeur sociale d'une activité ou la valeur d'une chose ne peut plus se mesurer à l'aune de cette finalité transcendante. C'est ainsi que la question du juste prix devient incongrue de

même que celles de savoir si un bien mérite d'être produit ou si l'on peut tisser un drap en ne pas respectant les procédés traditionnels de fabrication. La valeur des choses ne peut plus se mesurer qu'à la quantité de temps utilisée pour les produire et, inversement, la valeur d'une activité se mesure à la quantité de choses qu'elle produit. Le travail productif et marchand permet ainsi l'instauration d'un rapport social qui paraît éthiquement neutralisé au sens où il ne présupposerait aucun modèle de l'excellence et de la vertu aucun modèle de la vie bonne. La division sociale du travail permet l'instauration d'un lien social pacifié entre des agents qui ne sont mus que par la recherche de leur intérêt individuel. Bien sûr, la notion de mérite au travail demeure présente. Mais le mérite ne se mesure plus au regard de la conformité d'une action à un modèle idéal, mais au regard de son aptitude à produire de la valeur d'échange.

Cette vision de l'échange marchand et du travail productif demeure fortement présente aujourd'hui et cela, de manière paradoxale, tant du côté de ceux qui prônent une extension de la logique marchande que du côté de ceux qui s'y opposent. Certes, ces derniers feront souvent valoir qu'il y a des "limites" éthiques au marché. Mais cette insistance sur les "limites" sous-entend précisément que le marché n'est gouverné par aucune exigence éthique interne. Il y aurait ainsi des activités professionnelles non marchandes qui devraient échapper à la logique du marché dans la mesure où elles promeuvent des valeurs éthiques : la santé, l'éducation, la culture, la justice sociale. A l'inverse, d'autres activités professionnelles pourraient entrer dans la logique marchande parce qu'elles n'ont pas de finalité éthique intrinsèque. Cela ne signifie pas qu'elles ne devraient pas respecter certaines exigences. Mais les exigences ne concernent pas les finalités internes de l'activité mais seulement des contraintes externes à celle-ci.

La fiction de la neutralité éthique de l'échange marchand s'évanouit dès que l'on se rend compte qu'en son principe, elle repose sur une conception que MacPherson<sup>4</sup> avait bien analysée en son temps sous le concept d'individualisme possessif. La logique marchande procède de l'axiome selon lequel les choses produites par un individu et le processus même de travail peuvent faire l'objet d'une appropriation privée. Le marché est un mécanisme de transfert des droits de propriété que chaque individu possède sur lui-même et sur ce qu'il a produit. Sa légitimation se fonde donc sur une certaine conception de la liberté, dont peut trouver une formulation chez Locke et qui implique que chacun peut disposer totalement de lui-même et de ce qu'il produit, ce qui inclut le droit d'aliéner sa force de travail et ce que l'on possède. Ce postulat éthique peut être interrogé non seulement pour identifier des domaines d'activité dans lesquelles le marché ne devrait pas prévaloir mais aussi plus radicalement pour critiquer la manière dont il régit la production et la consommation des biens. Je n'entamerai pas cette critique ici. Mon propos était autre. Il visait à vous faire part de la difficulté à penser le sens du travail non marchand lorsqu'on l'oppose purement au travail marchand et des risques que nous encourageons à naturaliser cette distinction, à prétendre lui trouver un fondement anthropologique. Le risque surtout qu'il y aurait à opposer les valeurs éthiques du secteur non marchand aux valeurs purement économiques du secteur marchand. Je ne plaide évidemment pas ici pour une extension de la sphère marchande. Mon intention est plutôt de suggérer qu'une revalorisation culturelle des professions du secteur non marchand ne devrait donc pas prendre la forme de la protection d'une identité menacée par une colonisation marchande mais plutôt d'une révision des termes dans lesquels trop souvent nous polarisons nos représentations du travail et de la coopération sociale. La thèse de la colonisation interne<sup>5</sup> par le marché laisse intacte la question de savoir si celui-ci devrait être soumis à des exigences éthiques. En revanche, la mise en question de la polarité entre travail marchand et travail non marchand a pour mérite de nous rappeler que l'organisation

---

<sup>4</sup> C.B. MACPHERSON, *La théorie politique de l'individualisme possessif de Hobbes à Locke*, Paris, Gallimard, 1971.

<sup>5</sup> L'idée de "colonisation du monde vécu" est développée par Jürgen HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 2 : Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Paris, Fayard, 1987.

du travail, dans et hors de la sphère dite marchande, ne peut échapper à des choix éthiques et donc à une régulation démocratique. Ce n'est en effet qu'à travers une délibération collective associant les citoyens qu'une société peut décider que certaines activités et certains échanges pourront s'inscrire dans la logique marchande de l'appropriation privée. Si nous ne nous posons pas la question du sens et de l'extension que nous accordons aux activités marchandes, alors celles-ci, se donnant l'apparence de la naturalité, risquent de monopoliser la régulation sociale. Les travailleurs du secteur non marchand ont un rôle important à jouer dans la lutte contre cette dérive : non pas d'abord un rôle de **résistants** qui s'opposeraient à l'extension de la logique marchand dans leur sphère professionnelle (même s'il ne faut pas négliger ce danger), mais plutôt un rôle **d'éclaireurs** qui sondent nos conceptions du travail et mettent en lumière les exigences éthiques qui devraient s'imposer dans les différents secteurs de la production sociale qu'ils soient ou non marchands.